

Les songes de Descartes à la lumière de la sociologie du rêve

René Descartes dans son poêle : telle est l'image de la réflexion philosophique par excellence. Et dans ce poêle, justement, pendant la nuit du 10 au 11 novembre 1619, le futur philosophe, alors âgé de 23 ans, se sentit appelé de façon divine au cours de trois songes consécutifs. A son réveil, il en nota le souvenir et précisa qu'il s'agissait de « l'affaire la plus importante de sa vie » ; une affaire si « importante », en effet, qu'elle décida de sa vocation philosophique et, par voie de conséquence, de la base des idées qui régissent l'ensemble de notre société moderne.

De l'aspect, semble-t-il, peu "cartésien" de l'épisode, résulte l'embarras des historiens de la philosophie. De l'impossibilité de soumettre le rêveur à la méthode d'analyse freudienne des rêves, celle des associations libres, découle la certitude qu'une opacité définitive frappe les trois songes de Descartes. Qu'en est-il en réalité ? Ni la philosophie, ni la psychanalyse, ne sont outillés pour avancer dans la compréhension de cet événement biographique essentiel. Et c'est plutôt aux sciences sociales de se pencher sur un objet situé à l'intersection du monde nocturne et intime de Descartes et de son monde diurne, la société du XVII^e siècle européen et chrétien dans laquelle il vécut.

Si très tôt l'ethnologie s'est ouverte au recueil des rêves et à une réflexion sur leur place dans les sociétés traditionnelles, si la psychanalyse a recherché dans leurs contenus les motivations profondes des actions individuelles, rares ont été les chercheurs en sciences sociales à proposer un cadre théorique et une méthode d'investigation pour ce type d'expérience intime, mais toujours en lien serré avec la société à laquelle appartient le rêveur. Roger Bastide proposa la réflexion la plus achevée pour une sociologie du rêve. Il affirma que la subjectivité du phénomène ne devait pas masquer les réseaux de communication situés entre la vie nocturne et individuelle du rêveur, et la vie diurne et sociale qu'il mène au sein de sa culture.

La tâche n'est pas aisée. Que l'étude du rêve - dans sa dimension à la fois sociale et individuelle - apparaisse d'une approche difficile n'excuse nullement qu'elle soit régulièrement écartée de la recherche, et l'on peut noter l'étonnement de Bastide à l'égard de sa discipline lorsqu'il écrit : « La sociologie ne s'intéresse qu'à l'homme éveillé, comme si l'homme endormi était un homme mort »¹. Est-il en effet raisonnable de prétendre avancer dans la connaissance de l'être humain en laissant de côté ce qui résulte d'un bon tiers de sa vie, qui s'alimente de la société du rêveur et se réinjecte parfois, sous une forme différente, dans cette même société ? Pour Bastide, il appartient au contraire à la « sociologie du rêve » de rétablir les réseaux d'intercommunications qui existent entre les deux mondes diurne et nocturne, de se demander, tout autant, comment la moitié obscure de l'homme prolonge le social et comment le social nourrit les songes de l'homme.

C'est à cette sorte d'exercice que je me suis livrée concernant l'événement singulier des trois songes de Descartes. En cela, ma dette est immense à l'égard de Roger Bastide et des voies

¹ Roger Bastide, « Sociologie du rêve », in R. Caillois et G.E. Grunenbaum, (ss. la dir.), *Le rêve et les sociétés humaines*, Paris, Gallimard, 1967, p. 177.

ouvertes par lui. Voyons de quoi il retourne à propos des songes du jeune soldat, de leur situation apparemment paradoxale au regard de la philosophie qu'il fonda par la suite et des résultats auxquels on peut prétendre en considérant les cadres sociaux de la pensée onirique de ce rêveur particulier.

Une expérience paradoxale

René Descartes, comme on sait, consacra sa vie entière à distinguer le vrai du faux. S'étant fait l'homme des idées claires et distinctes, sa quête de vérité n'eut de cesse de l'éloigner de la considération des rêves, conformément à la sagesse populaire qui affirme que les songes ne peuvent être que mensonges. Ainsi, l'épisode biographique des trois songes semble révéler un curieux paradoxe.

Alors qu'il était soldat en quartier d'hiver dans la région d'Ulm en Allemagne, le jeune René Descartes eut trois songes consécutifs en une seule nuit. L'expérience est relativement banale... sauf si nous prenons son témoignage au sérieux et estimons, avec lui, que ces songes furent fondateurs de sa philosophie future. Car Descartes s'en souvint parfaitement au réveil. Il nota leur date: « dans la nuit du 10 au 11 novembre 1619 ». Et il éprouva le besoin d'inscrire leur contenu très détaillé sur un registre en parchemin, assorti de précisions tout à fait surprenantes eu égard à la rationalité de son esprit : ces rêves ne pouvaient « être venus que d'en haut » déclara-t-il, « l'esprit humain n'y avait aucune part » et un génie « lui avait prédit ces songes avant que de se mettre au lit ». Il évoqua une « divinité de l'Enthousiasme », ajouta qu'il « s'était couché tout rempli d'enthousiasme et tout occupé de la pensée d'avoir trouvé ce jour-là les fondements de la science admirable », et prétendit que « c'était l'Esprit de Vérité qui avait voulu lui ouvrir les trésors de toutes les sciences ». Comprendons donc que l'affaire, en question, était bien « la plus importante de sa vie » !

Il est peu douteux que l'épisode ait dérouté les historiens de la philosophie habitués à la lecture du *Discours de la méthode* ou des *Méditations métaphysiques*, des œuvres dans lesquelles Descartes émet un jugement très sévère sur les rêves en général. Pourquoi, alors, conserva-t-il le texte des trois songes jusqu'à sa mort et malgré ses nombreux déplacements à travers l'Europe? Comment put-il imaginer qu'ils étaient la révélation d'une mission divine le concernant ? Que viennent faire dans sa relation du texte ces nombreuses mentions qui apparentent l'épisode onirique à une expérience mystique ? L'embarras provient d'une certaine habitude de lecture de l'œuvre de Descartes sur fond idéologique d'une rationalité qui n'était pas exactement la sienne ; pas celle, en tout cas, d'un Français du XVIIe siècle. Et il suffit de considérer les songes dans les représentations de la société à laquelle Descartes appartenait vraiment, pour voir le paradoxe s'effacer de lui-même. La littérature relative aux rêves était très abondante du temps de Descartes. En la consultant, on accède au système de croyance de tout honnête homme à l'époque. Les conceptions en vigueur sur les rêves agissent forcément sur les acteurs sociaux, quand bien même le phénomène échappe - en ces temps et toujours - à la conscience du sujet en ne concernant aussi que sa subjectivité et son intimité psychique.

Qu'est-ce que songer au début du XVII^e siècle² ?

En cette Renaissance européenne finissante, encore très influencée par les rêves initiatiques des héros de l'antiquité classique, le monde chrétien dans lequel Descartes grandit possédait toute une théorie et une classification assez complexe, relative aux apparitions nocturnes. Si d'une manière générale, celles-ci étaient jugées avec beaucoup de suspicion par les autorités religieuses, les écrits canoniques présentaient également de nombreux cas de rêveurs avérés qui interdisaient de discréditer tout à fait les songes pressentis comme véridiques. Ce qui peut s'entendre comme une contradiction se trouve, en quelque sorte, résumé dans ce texte bien connu de *'Ecclésiastique* (34,2): « C'est vouloir saisir une ombre ou poursuivre le vent, Que de s'appuyer sur les songes. Une chose d'après une autre voilà la vision des songes, En face du visage, c'est le reflet de ce visage. De l'impur, quelle pureté viendra ? Du mensonge, quelle vérité sortira ? Divinations, augures, songes sont choses vaines /.../ » Ces premières phrases, comme on le voit, manifestent beaucoup de méfiance à l'égard des songes. Mais après d'autres mises en garde, la déclaration s'achève par ces mots : « /.../ Sauf si elles sont envoyées par le Très-Haut en une visite, Ne donne pas ton cœur à ces choses-là ».

Fait, on ne peut plus rarissime, donc, le Très-Haut rend parfois visite au dormeur. Et c'est bien là ce qui se dit constamment au début du XVII^e siècle. Toutes les classifications des songes reprennent celles déjà conçues autrefois par les Pères de l'Église, en accord un peu forcé avec les dires des textes classiques. Ainsi mentionne-t-on d'abord les songes naturels, les plus fréquents et toujours dénués d'intérêt dans la mesure où ils n'informent que des désordres du corps ou de l'âme du dormeur. Ceux-ci sont les rêves du vulgaire et ne méritent pas que l'on s'y attarde trop. Nettement moins fréquents, sont ensuite décrits les songes démoniques, issus des anges bons ou mauvais, les anciens dieux de l'antiquité. Ceux-là sont susceptibles d'informer d'une certaine vérité, encore que cette vérité soit d'une qualité très pauvre comparée à celle des songes de la troisième catégorie, les songes véritablement divins. Car ces derniers existent bien, comme l'atteste la Bible, mais ils sont d'une extrême rareté, et l'Église s'est toujours attelée à combattre les rêveurs qui prétendaient en avoir, du moins tant qu'ils étaient vivants. Que les songes ne soient que mensonges, cela vaut pour le vulgaire. Même s'ils sont l'exception absolue, les songes « venus d'en haut » n'en existent pas moins.

C'est à cette troisième catégorie, sommairement présentée ici³, que Descartes a rattaché ses trois songes de novembre. Ainsi se comprend mieux son impression à son réveil, concurremment à son jugement relatif aux rêves ordinaires dans son œuvre. « Le bon sens /.../ », tout comme les rêves naturels, sont les choses du monde les mieux partagées... Quant au jeune René Descartes, c'est bien une mission divine qu'il fut certain de recevoir à l'occasion de ses trois songes de novembre, et c'est pourquoi il promit l'accomplissement d'un pèlerinage, en remerciement, à la Vierge. Les songes de

² Pour un tour d'horizon des divers discours que les hommes ont tenu sur leurs rêves, voir : Sophie Jama, *Anthropologie du rêve*, Paris, puf (collection Que sais-je ? 3176), 1997, 128p.

³ Voir les détails dans l'étude complète : Sophie Jama, *La nuit de songes de René Descartes*, Paris, Aubier, 1998.

Descartes entraînent dans les conceptions de son époque et ils servirent non seulement de révélateur à sa vocation mais aussi de moteur puissant pour l'élaboration de son œuvre⁴.

Voici levé le paradoxe de l'expérience même des songes de Descartes qu'il suffisait de replacer dans les conceptions de son époque. La fonction possible de tels rêves, dans la vie d'un individu, n'apparaît pas, ensuite, comme inenvisageable, et nous recueillons l'épisode après coup, dans le cas de Descartes. On peut supposer, bien sûr, que nombreux furent peut-être les rêveurs convaincus d'avoir été visités par de tels rêves, mais dont le destin ordinaire ne les confirma pas...

Les songes du jeune soldat

Voyons alors ce qu'il en fut du contenu des trois songes de notre homme⁵, à la suite de quoi je présenterai la « méthode ethnologique » mise en œuvre pour les analyser.

A peine est-il endormi, Descartes est effrayé par l'apparition de fantômes. Il croit marcher par les rues et il éprouve une grande faiblesse au côté droit qui l'oblige à se renverser sur le côté gauche sans parvenir à se redresser malgré sa honte. Un vent impétueux le fait tourner trois ou quatre fois sur le pied gauche et il craint de tomber à chaque pas lorsque, voyant un collègue ouvert sur son chemin, il se dirige vers son église pour prier et trouver un remède à son mal. Ayant croisé un homme de sa connaissance, sans le saluer, il tente de revenir sur ses pas, mais en est empêché par le vent qui souffle contre l'église. Au milieu de la cour du collègue, une autre personne l'appelle par son nom et lui dit qu'un certain monsieur N. a quelque chose à lui donner. Descartes s'imagine, tout en dormant, qu'il s'agit d'un melon venu d'un pays étranger. Il est alors surpris de constater que des hommes se rassemblent autour de lui et qu'il est seul à être courbé et chancelant alors que le vent a beaucoup diminué.

Notre homme se réveille sur cette imagination et ressent une douleur effective qui lui fait craindre d'avoir été séduit par un mauvais génie. Aussitôt il se retourne « sur le côté droit car c'était sur le gauche qu'il s'était endormi et avait eu le songe ». Très inquiet, il s'en remet à Dieu dans une prière et finit par se rendormir après « deux heures dans des pensées diverses sur les biens et les maux de ce monde ». Le second songe, particulièrement bref, contraste avec le premier. Tout juste assoupi, Descartes entend un « bruit aigu et éclatant » qu'il prend pour un coup de tonnerre. Il se réveille sur-le-champ effrayé et voit « beaucoup d'étincelles de feu répandues par la chambre ». Il tire de ce second songe « des conclusions favorables pour son esprit » et se rendort, rassuré, une troisième et dernière fois.

Ce troisième songe n'a « rien de terrible comme les deux premiers ». Descartes découvre un dictionnaire sur sa table et s'en réjouit en pensant qu'il lui sera utile. Puis apparaît sous sa main un autre livre, un recueil de différents poètes, qu'il ouvre au hasard. Il tombe sur le premier vers d'une poésie d'Ausone, « *Quod vitae sectabor iter ?* », que l'on peut traduire par : quel chemin suivrais-je en la vie ? Un homme qu'il ne connaît pas lui présente une autre pièce de vers du même poète

⁴ Ces deux points et le suivant sont largement développés dans l'ouvrage cité en référence : *La nuit de songes...*, Aubier, 1998.

⁵ Ils sont reproduits, dans l'ouvrage cité, pp. 23-28.

commençant par « le oui et le non de Pythagore », cité en latin dans le rêve⁶. Une petite discussion s'instaure entre l'inconnu et Descartes qui feuillette le recueil. Il constate ensuite que le dictionnaire, disparu un peu auparavant, a réapparu incomplet. Et au bout d'un moment, Descartes sort de son état onirique et se met à interpréter les trois songes tout en poursuivant son sommeil. Il se réveille, enfin, et prolonge, éveillé cette fois-ci, son interprétation dont il notera l'intégralité dans le registre, à la suite du récit des trois songes.

Ainsi présentés, de même que dans leur texte original, ces songes, dont il n'y a pas à douter de l'authenticité, laissent, on ne peut plus perplexe. Longtemps ils n'ont été envisagés par la recherche que d'un point de vue philosophique, psychologique ou historique. Ces approches n'ont pas donné de grand résultat. Le texte des songes, exceptée peut-être leur interprétation, peut difficilement être lu comme un texte philosophique. L'interprétation psychanalytique n'est pas réalisable en l'absence du rêveur. La perspective historique, enfin, si elle permet de situer l'événement dans la biographie de Descartes, ne donne aucun avis quant au phénomène du rêve proprement dit.

Mon expérience d'ethnologue m'a poussé à replacer les éléments précis de l'épisode dans le contexte social, religieux et biographique de Descartes ; et cela, à partir de leur situation calendaire. L'hypothèse sous-jacente est que la mémoire du rêveur peut s'être réactivée en lien avec les événements et traditions sociales, correspondant précisément à la date notée pour les songes. Observés sous cette perspective, si les trois songes de Descartes ne révèlent pas l'intégralité de leur mystère, un voile s'est levé sur la vocation du philosophe et de multiples autres résultats sont apparus qui ne peuvent qu'être survolés ici. Car c'est tout le savoir acquis en 23 ans, de sa naissance jusqu'à ce 10 novembre, qui se cristallise dans le texte rédigé au réveil par Descartes. Le jeune homme estima qu'une mission divine lui était confiée. L'expérience fut vécue comme un rite initiatique, un voyage dans l'au-delà sur le modèle de ceux des héros de l'antiquité, et conformément aux conceptions traditionnelles de l'oniromancie en vigueur. Descartes qui, privé de sa mère, passa une partie de son enfance à la campagne auprès d'une nourrice, fut naturellement imprégné des traditions populaires de son temps mais aussi de l'éducation religieuse et intellectuelle qu'il reçut chez les Pères Jésuites de La Flèche. A sa sortie du collège, il s'engagea comme soldat en Hollande, voyagea en Europe et se mit en quête de la société secrète des Rose-Croix dont on parlait beaucoup en Allemagne. Ces différents registres culturels, mis en regard du texte des trois songes à partir de leur date, ont permis de découvrir une sorte de « clé » des songes de Descartes.

En effet, comme en filigrane de leur récit, apparaît un symbole issu de l'antiquité, absolument majeur en cette Post-Renaissance et représenté par le contour de la lettre Y attribuée à Pythagore. Il s'agit de l'image du choix de vie du Philosophe. Après les premières années de l'existence, figurées par la partie verticale de la lettre, arrive le moment où il convient de choisir un sens à sa vie. Au carrefour du Y, deux voies se présentent au candidat. Celle de gauche est d'une approche facile. Si elle est large et engageante, elle est malheureusement la voie de la mollesse, du vice ou de l'opinion du vulgaire. La voie de droite, en revanche, est difficile d'accès. Elle est étroite et escarpée. Le parcours y est rude mais il mène à la vertu et à la vérité. C'est évidemment la voie qu'emprunte le

⁶ Le texte, rédigé en latin par Descartes, nous a été conservé traduit en français par son biographe.

Philosophe qui n'a de cesse de s'éloigner de l'opinion du vulgaire pour atteindre la vérité. La date du 10 au 11 novembre est traditionnellement et populairement une date frontière qui condense tout un ensemble de ramifications de sens menant au carrefour du Y et à la vocation philosophique de Descartes. S'il n'est pas nécessaire de trop résumer les résultats d'une étude aussi longue, il est par contre intéressant de reprendre le cadre théorique et la méthode d'investigation pour ce qu'elle doit à la sociologie du rêve de Roger Bastide, à l'étude du symbole de Gilbert Durand et à celle des rêves de Sigmund Freud.

Une herméneutique calendaire

Car au-delà des stricts résultats obtenus dans l'étude des songes de Descartes, il serait intéressant d'étendre la méthode à d'autres rêves lorsqu'on en sait la date, et à condition que le rêveur soit imprégné de la culture traditionnelle de sa société⁷.

Dans la recherche des réseaux d'intercommunication entre vie diurne et vie nocturne qui apparaissent dans le rêve, disons que le calendrier est la voie royale d'accès à une convergence symbolique entre les registres sociaux et individuels du rêveur. L'essai de théorisation qui suit propose un principe explicatif aux résultats issus de ma recherche sur les songes Descartes.

Ainsi, le Calendrier présentet-t-il cette commodité de pouvoir être considéré comme l'outil d'un *Art de la mémoire* à la frontière de l'individuel et du collectif. La méthode utilisée pour lire les trois songes de Descartes intègre la mémoire des faits calendaires. Les anciens avaient bien saisi le mécanisme psychique de la mémoire humaine et en avaient déduit un *Art* permettant d'accroître la capacité naturelle de se remémorer. Le principe en est simple. Il admet qu'une bonne mémoire s'obtient par association d'idées dans une composition organisée avec ordre. Or quelle meilleure organisation de la mémoire, à la fois, individuelle et collective, peut-on imaginer que le cycle de l'année solaire - avec ses quelque 365 haltes et son renouvellement de phénomènes climatiques et naturels ? S'y inscrivent les obligations matérielles pour la survie (travaux agricoles et autres), les rassemblements festifs des divers groupes sociaux, les actes spirituels qui les complètent, produisent du sens et rendent l'ensemble intelligible, et tout ce que les hommes ont imaginé d'y ajouter et que l'on nomme communément « culture ». Dans l'Europe du Moyen Age, on enseignait même aux enfants un poème mnémonique permettant de retenir les fêtes des saints des 365 jours de l'année. Le *Cisiojanus*⁸, appris en langue vernaculaire, s'adaptait aux besoins des régions et de leurs saints. La connaissance du calendrier et de son lot d'occupations était ainsi acquis par expérience, mais aussi de manière systématique.

⁷ C'est la raison pour laquelle j'ai préféré nommer la méthode « ethnologique » plutôt que « sociologique » comme l'avait préconisé Bastide.

⁸ KULLY R.M., "Cisiojanus: comment savoir le calendrier par cœur", in *Jeux de mémoire, aspects de la mnémotechnie médiévale*, sous la direction de B. Roy et P. Zunther, Montréal, Pressens de l'université de Montréal, Paris, J. Vrin, 1985, p.149-156.

Il est alors frappant d'observer comment le calendrier, cette abstraction humaine du temps, offre toutes les caractéristiques soulignées par les auteurs d'*Ars Memoria* comme système de mémoire. Immobile dans l'espace, au cœur de sa culture, l'acteur social a tout loisir d'observer, de sa naissance à sa mort, chacune des étapes du temps accompagnées de ses activités propres qui « circulent autour de lui » et au cœur desquelles il inscrit son destin.

En plus des strictes nécessités vitales, on sait bien que l'homme s'interroge communément sur des questions comme le phénomène de la vie, de la nature, de la mort... En cela, a-t-on déclaré, l'homme est un animal symbolique ayant « horreur du vide » ; le symbole, dans sa définition la plus générale, étant ce qui annihile l'insupportable vacuité du monde. Gilbert Durand a proposé une délimitation du symbole qui rend parfaitement compte de ce système. Le symbole, selon sa formulation, est un « /.../ signe renvoyant à un indicible et invisible signifié, /.../ obligé d'incarner concrètement cette adéquation qui lui échappe, /.../ par le jeu des redondances mythiques, rituelles, iconographiques, qui corrigent et complètent inépuisablement l'inadéquation. »⁹

La définition mérite d'être analysée dans ses quatre moments. Le symbole est d'abord un signe c'est-à-dire un objet quelconque qui, par un certain rapport - dans une société donnée - tient lieu de réalité plus complexe. Quelle est cette réalité? Elle est fort complexe en effet, puisqu'elle est du registre de l'inexprimable. Invisible, elle échappe à la connaissance même. Or, le signe est là pour représenter concrètement ce signifié qui se soustrait, par définition, à toute compréhension. Comment cela peut-il se réaliser? Gilbert Durand répond que c'est par le jeu de « redondances mythiques, rituelles iconographiques », c'est-à-dire par une inlassable répétition de sens qui contamine les récits, les actes et les images d'une société donnée. Ce point est fondamental. Le phénomène de « redondance » figure à bien des niveaux de la réalité sociale¹⁰. Ainsi s'expliquerait, pour une date donnée, l'énigmatique homogénéité symbolique susceptible de gêner un esprit rationnel à la lecture de l'analyse des songes de Descartes, par exemple. Divers faits présents dans les rêves - apparemment sans relations entre eux et concernant des domaines distincts de la vie sociale - se retrouvent agrégés autour de la date du 10 / 11 novembre, suggérant un étrange « ordre dans le monde ». Cet « ordre », on l'aura bien compris, n'est rien qu'une construction humaine et sociale qui n'a de chance de se mémoriser et d'apporter du sens au monde que par le biais d'associations d'idées collectives et individuelles.

Mais quelle est la mécanique sous-jacente du phénomène? Pour la comprendre, il faut revenir à l'art de la mémoire antique et introduire le concept de "condensation" emprunté à Freud et à son interprétation des rêves.

Condensation ou ramifications de sens autour d'une date

⁹ DURAND G., *L'imagination symbolique*, Paris, puf, 1964, p.18

¹⁰ On peut en faire l'expérience au niveau du 10 / 11 novembre: Martin / René / Brice; Y de Descartes et des Hyades; sommeil de l'ours / voyage dans l'au-delà / initiation; Martin enlève son manteau / les feuilles tombent; contre-temps / été de la Saint-Martin..., etc. Voir l'étude complète citée en référence.

Plaçons-nous au sein d'une société qui admet un calendrier solaire. Il convient de se situer, pour le moment, dans la vision d'un déroulement *cyclique* du temps : à partir d'un premier de l'an parfaitement arbitraire, se répète - pour chaque jour de l'année - la grande part des actes effectués l'année précédente. On sait le respect des hommes à l'égard des traditions passées. Il est inutile de posséder quelque explication des rituels les plus extravagants, en apparence, pour les reproduire avec rigueur. Mais des ajouts ont aussi lieu en permanence, commandés par ce que j'appellerai la loi de "condensation signifiante". Ainsi, observe-t-on, pour une date donnée, ce que Gilbert Durand nomme « constellation d'images ». La *condensation* consiste en ce processus par lequel une représentation concentre les éléments d'une chaîne d'autres représentations. Tout se passe comme le décrit Freud dans ses études sur le rêve, par le jeu d'à-peu-près, de calembours, de fausses étymologies. La condition est que l'ensemble gagne en sens et en signification dans l'esprit du rêveur ou des acteurs de la culture donnée. Tout cela se « fixe » ensuite comme les *images* de l'*Ars Memoria*, par fusion avec les *lieux* que sont les arrêts du temps, à la fois imposés aux hommes et imaginés par eux. En une date donnée, n'importe quelle *image* représente à elle seule de multiples chaînes associatives à l'intersection desquelles elle se trouve.

Pour ce qui est de la lecture d'un rêve, à la jonction de la vie individuelle et de la vie sociale, la recherche autour de la date est préconisée comme l'accès à privilégier pour parvenir au plus grand nombre possible d'images en relation. Que l'on parte de n'importe laquelle de ces images, on aboutit toujours, par ramification de sens, à une constellation qui la recouvre et la parachève. C'est d'ailleurs ainsi que Gilbert Durand clôt sa définition. Les redondances de signifiant, à tous les niveaux - mythiques, rituels, iconographiques - de la vie sociale, « corrigent et complètent inépuisablement l'inadéquation » : inadéquation du signe au signifié; inadéquation complétée et corrigée à chaque « lieu du temps » qui passe, car il ne peut pas y avoir adéquation.

Mais le temps ne s'écoule pas que de manière cyclique. La vie d'un individu, bornée par sa naissance et par sa mort, est organisée autour de multiples expériences qui scandent son temps *linéaire*, individuel. A sa socialisation - ponctuée, selon mon schéma, des diverses dates du calendrier - sont associés les événements marquants de son histoire personnelle. Cette dernière remarque s'étend du sujet au groupe, de la famille au village et davantage. Tout ensemble humain accumule ses propres acquis historiques qui se superposent et s'adaptent à l'univers symbolique déjà existant.

Pour résumer, comprenons que l'établissement d'un calendrier est un moyen de spatialiser le temps et, par-là, de donner une consistance à cette substance « temps » qui n'en a pas autrement. Les moments représentés par les dates qui composent l'anneau circulaire de l'année solaire, à jamais recommencé, sont les *lieux* de mémoire sur lesquels se fixent des *images* qui dépendent des populations qui les créent, des environnements naturels qui sont les leurs, et de toutes les activités, goûts et inventions qui les caractérisent. Ces images, inventées par les hommes en tenant compte des données vitales et observables de leur univers, comblent le vide de sens et satisfont l'esprit¹¹.

Ce discours général sur les faits qui délimitent le temps des hommes réunis en communauté, n'a d'autre but - je le rappelle - que de proposer une méthode de recherche qui s'avéra efficace pour les

¹¹ On est bien en présence de ce que décrit Freud dans *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient* ...

songes de Descartes. Je l'appliquais pourtant au texte peut-être le moins susceptible de répondre à ce principe, les songes d'un philosophe en apparence bien loin de l'emprise de quelque repère calendaire traditionnel !

Pour pénétrer le fond traditionnel qui donne une signification à un rêve dont on connaît la date, il est donc profitable de le replacer dans son contexte cyclique temporel. La date, cependant, n'a pas de valeur en soi ; elle n'est pas ce signe à partir duquel s'accumulent les choses. Et le phénomène de ramification d'éléments issus de divers registres, par condensation de sens, n'a aucune raison de privilégier la date à tout autre élément qui se rattache à elle ; c'est toutefois par elle que passe le chemin le plus praticable.

Lecture d'un rêve, à partir de sa situation calendaire

Possédant la date d'un rêve mis en vedette par un rêveur dont on connaît la biographie, je préconise que le chercheur réunisse le plus possible de savoir à propos de cette situation calendaire et de la culture concernée. Ses résultats n'éclaireront jamais qu'une partie du dit texte, autour du repère calendaire dont il dispose. Du point de vue de la méthode, il aura intérêt à opérer toutes les associations d'idées possibles, toujours par le jeu sur les mots (et sur les images), et apportant du sens aux choses et au texte, en fonction, évidemment, de la culture considérée. L'erreur serait d'en rester là, sous peine d'être accusé de délire et de folie. En effet, ces associations ne doivent être considérées que comme des hypothèses à soumettre à l'épreuve de la réalité. C'est-à-dire qu'il faudra ensuite vérifier dans quelle mesure le sens issu des enquêtes et de l'intuition du chercheur a pu effectivement être partagé par le rêveur considéré, qui appartient lui-même à différents groupes. Ainsi des chevauchements culturels sont susceptibles d'apparaître¹².

Ce fut évidemment le cas concernant l'étude des songes de Descartes. Pour une part, les réalités révélées ne concernent que lui en tant qu'individu avec sa personnalité et sa psychologie, pour une autre la société secrète des Rose-Croix ou le collège des Jésuites de La Flèche, pour une plus large, la population tourangelle de confession chrétienne au début du XVIIe siècle. Ainsi, l'esprit du jeune Descartes, du haut de ses vingt-trois années d'expériences vécues au sein de plusieurs groupes humains, différents mais non contradictoires dans une certaine logique du temps, condensa dans ses songes une constellation de significations autour de la date du 10 / 11 novembre. Certains éléments appartiennent à l'ensemble de l'Europe de ce XVIIe siècle, d'autres à des communautés fréquentées durant une période particulière de sa vie, d'autres encore ne concernent que lui, René Descartes, dans sa stricte intimité. Une sorte de « plus petit dénominateur commun » de ces différents registres a pu être extirpé du récit onirique par le biais de sa date. Sans conclure sur la nature de l'éclairage fragmentaire fourni dans le cadre de cette recherche, la méthode qui permet de mettre en relation les réseaux d'intercommunication existant entre la vie sociale et la vie individuelle du rêveur à partir de son rêve saura certainement produire ses fruits pour d'autres épisodes oniriques, et révéler là aussi un éclairage sans doute partiel mais sans conteste bien réel.

¹² En tout état de cause, ce ne sera pas à l'inconscient du rêveur qu'il faudra prétendre aboutir.

